

Fiche technique

Sud-Coréen/Coréen -
2003 - 1h43

Réalisation & scénario :
Kim Ki-Duk

Interprètes :
Oh Young-su
(le vieux moine)
Kim Ki-duk
(le moine adulte)
Kim Young-Min
(le jeune moine)
Seo Jaep-Kyung
(l'enfant moine)
Ha Yeo-Jin
(la jeune fille)
Kim Jung-Young
(la mère de la jeune fille)
Ji Dae-Han
(le policier Ji)
Choi Min
(le policier Choi)



Résumé

Un enfant grandit auprès d'un vieux moine. Le rythme des saisons accompagne les cycles de la vie du jeune disciple. Ce dernier connaîtra la perte de l'innocence, la passion qui consume l'esprit et les sens, la jalousie et ses pulsions destructrices, la rédemption et l'expérience, avant de devenir un maître à son tour...

Critique

Un apprentissage spirituel, entre quiétude bouddhique et tentations charnelles, réalisé par Kim Ki-duk. Des cinéastes comme Hong Sang-soo, Im Kwon-taek et Lee Chang-dong ont imposé récemment le cinéma coréen sur la scène internationale, mais le premier à avoir été remarqué fut Yong Kyun-bae, en 1989,

avec **Pourquoi Bodhi Dharma est-il parti vers l'Orient ?**, une œuvre prônant l'ascèse dans une esthétique déterminée par le zen.

Or cet autre créateur prolifique qu'est Kim Ki-duk, qui signe chaque fois des films de style différent, nous rappelle avec **Printemps, été, automne, hiver... et printemps** que si l'univers des uns et des autres s'avère parfois influencé par des aspirations matérielles et des philosophies occidentales, la Corée reste profondément marquée par la culture bouddhique et la quête du détachement indifférent.

Il serait donc injuste de soupçonner Kim Ki-duk d'opportunisme. Plus que la splendeur visuelle de l'illustration exotique d'un parcours initiatique destinée à l'exportation, c'est l'authenticité d'une croyance en une certaine sérénité qu'il exprime ici, lui qui, après une phase d'athéisme, s'est tourné vers le christianisme et avoue aujourd'hui être en paix avec lui-même grâce aux leçons de Confucius.

On sait que Confucius avait, dans son enfance, tué un oiseau et que ce geste l'avait condamné à être dévoré par le remords du mal. C'est ce qu'il advient du gamin qui, dans **Printemps, été, automne, hiver... et printemps**, s'amuse à martyriser des animaux en les lestant d'un caillou. Le vieux moine dont il est le disciple dans un temple flottant au milieu d'un lac le condamne alors à se déplacer avec une grosse pierre attachée dans le dos jusqu'à ce que le poisson, la grenouille et le serpent martyrisés soient délivrés de leur martyre. Les sanglots du gamin seront à la mesure de la faute commise, ineffaçable.

La leçon perpétrée au fil des saisons sera la même. Que le gamin devenu moine perde le sommeil face à une jeune fille venue soigner un mal étrange, qu'il succombe au désir sexuel et déserte le temple pour la suivre, qu'il se mue en meurtrier par jalousie, prouve qu'il n'y a pas d'innocence naturelle, que l'homme ne peut acquérir la quiétude

qu'en ignorant appétits et tourments, et que quiconque cède aux passions se condamne à la mauvaise conscience. Le pécheur garde éternellement la trace des fautes qu'il a commises.

(...) De belles images parsèment cet itinéraire religieux : des portes qui s'ouvrent sur un décor paisible, un bouddha sculpté dans la glace, un chat dont la queue est transformée en pinceau, un homme qui se couvre les yeux de papiers calligraphiés pour pleurer. Elles font aussi de **Printemps, été, automne, hiver... et printemps** un film à la poésie déconcertante.

Jean-Luc Doin

Le Monde/Aden - 14 avril 2004

Cinéaste boulimique et inégal, Kim Ki-duk tourne un film par an depuis 1996, année de l'éveil d'un cinéma coréen qui n'en finit plus d'exploser. Après plusieurs fables sulfureuses où la femme était maléfique et malmenée (**L'île, Bad Guy, Coast Guard**), il signe un conte philosophique presque entièrement masculin. Les saisons du titre correspondent aux cinq âges (enfance, adolescence, âge adulte, âge mûr, vieillesse) de la vie d'un moine, reclus dans un temple posé au milieu d'un étang. La beauté de l'environnement et le calme des activités monacales donnent des images envoûtantes. Tout respire et frémit, du clapotis de l'eau à l'ondulation de la brume, du bruissement des feuilles au grincement des pans de bois.

Kim Ki-duk capte à merveille la vulnérabilité de l'enfance, où innocence rime souvent avec violence. (...) Kim Ki-duk a le sens de l'irruption. Il sait capter la brutalité du destin, qui renvoie l'idéaliste dans les cordes. Le moine croit son âme invincible, et découvre en grandissant qu'il peut être son propre bourreau. Rarement le bouddhisme aura été montré sous un jour aussi dur, avec flagellation, pendaison et autres tortures par l'écriture...

Si la prévisibilité du récit empêche parfois l'émotion d'affleurer, la fascination visuelle l'emporte. Obnubilé dans tous ses films par l'immersion aquatique, Kim Ki-duk décline le thème de la noyade, qu'il présente tour à tour comme ironique, salvatrice ou punitive. La barque, symbole du lien avec le monde extérieur, est un cercueil qui attend tranquillement son gisant. Et l'eau a plus d'un tour dans son ressac...

Marine Landrot

Télérama n° 2831 - 17 avril 2004

L'avis de la presse

L'Humanité - Michaël Melinard

Dans cette œuvre à la beauté indéniabile, Kim Ki-duk semble rattrapé par sa quête mystique (...) Il révèle avec une simplicité digne d'une parabole évangélique mais sans le moindre prosélytisme notre incapacité à tout maîtriser.

A voir à lire - Romain Le Vern

Tel le peintre qu'il fut, avec un style et une virtuosité qui lui sont propres, le cinéaste juxtapose des tableaux universels tout à la fois abstraits, métaphoriques, symboliques et subtilement bouleversants qui confinent au sublime. Mirifique, hypnotique, fantastique. Du travail d'orfèvre.

Positif - Yannick Lemarié

On pourrait voir dans ce film le récit d'une vie, depuis les premières années de l'enfance jusqu'à l'époque de la maturité. Mais cette appréciation serait maladroite et limiterait la portée du propos, car ce que tente d'évoquer le cinéaste n'est pas tant le déroulement d'une existence que son poids.

Cinéastes - Eric Borg

Kim redonne (...) ses lettres de noblesse

à l'art du repérage. Le premier gage de réussite de ce chef-d'œuvre fut d'avoir trouvé ce paysage édenique de lacs et de collines et d'avoir pris le temps d'en explorer tous les recoins, toutes les richesses, pendant quatre saisons entières (...). La beauté de ces paysages vous éblouira, mais n'oubliez pas de tendre également l'oreille, le pinceau de Kim est aussi sonore.

Première - Stéphanie Lamome

En s'abstenant de tout discours moralisateur, le cinéaste coréen propose, avec l'humour tordu qui le caractérise, une sorte de nirvana accessible pour tous mais qui se mérite chaque jour.

Le Point

Révélaté en France avec **L'île**, un troublant précipité érotique, le Coréen Kim Ki-duk s'impose avec cette fiction contemplative d'une intense beauté plastique. Le cours des saisons, la vie d'un homme... Le cinéaste allie intelligence et inspiration formelle. Un des plus beaux films du mois.

TéléCinéObs - Bijan Anquetil

Outre sa beauté formelle, ce qu'il y a de remarquable dans le dernier film du talentueux cinéaste sud-coréen, c'est l'acuité avec laquelle il saisit le passage du temps (...) En cinq chapitres, à la manière d'un conte bouddhiste et cruel, Kim Ki-duk livre sa réflexion sur la condition humaine.

L'Express - Eric Libiot

Cinéaste à l'univers souvent teinté de noir, le Coréen Kim Ki-duk met un petit rayon de soleil sur son écran (sans faire de la franche comédie non plus) et montre l'étendue d'un talent qu'on va peu à peu voir à l'œuvre, les distributeurs français ayant décidé de s'intéresser au bonhomme. Une bonne nouvelle n'arrive jamais seule.

Le Figaro - Dominique Borde

De l'éveil à la sagesse, la parabole écla-

te dans la sérénité, environnée par un paysage magnifique et désert. C'est là que Kim Ki-duk a installé son récit exemplaire, comme suspendu entre ciel et terre, dans la parenthèse idéale d'une nature intemporelle.

Les Inrockuptibles - Vincent Ostria

Ce film est comme une carte postale qui montre l'envers du décor de la vie moderne. Malgré les apparences, il se passe énormément de choses, mais ailleurs.

MonsieurCinema.com

Hugo de Saint Phalle

Ici, chaque plan est un régal pour les yeux, chaque détail est gracieux, chaque couleur renversante. Envoûté par la beauté des images, on adhère complètement à la trame de l'histoire.

Ciné Live - Grégory Alexandre

Du grand art, tempéré par moments par une propension au prosélytisme bouddhiste.

Studio Magazine - Thierry Cheze

Passez outre la sensation d'ennui qui se dégage des premières minutes de ce film ! Il faut prendre le temps de pénétrer dans cette splendide parabole sur le sens de nos vies et l'évolution physique et morale de l'être humain, au fil de son existence. (...) Cette réflexion sensible sur la transmission vous laisse dans un incroyable état de planitude. Quel beau voyage intérieur !

Libération

Quand le formalisme asiatique vire à l'académisme de la belle image.

Chronic'art - Jean-Philippe Tessé

Vendre l'image de la sérénité séculaire semble l'unique préoccupation de Kim Ki-duk, (...) en incarnant le moine adulte s'astreignant à une discipline de vie pour purifier son âme souillée. (...) Son film, pourtant, hurle sa naïveté et sa

fadeur à chaque plan. Se méfier de la sagesse orientale : elle est parfois l'alibi à peu de frais d'une platitude sans bornes.

www.allocine.fr

Entretiens avec le réalisateur

Votre film fait-il référence à des épisodes personnels ?

Pas le moins du monde. C'est un film sur les valeurs de la culture bouddhique, qui imprègnent tous les Coréens, qu'ils soient ou non pratiquants. Tous sont marqués par cette idée que le bonheur s'obtient moins par les conquêtes matérielles que par les choses de l'esprit. Ce concept hante tous mes films, donc il m'habite, mais moi je ne suis pas bouddhiste, je suis chrétien, protestant. Le seul rapprochement que l'on pourrait faire avec ma vie, c'est l'image de l'hiver. Car en fait, j'ai changé ces dernières années, et particulièrement en tournant le film. C'est lui qui a déteint sur moi. Depuis, je suis dans le détachement. Je préfère recevoir des coups qu'en donner.

Vos personnages sont toujours en marge du monde...

Cette perception de mes films m'étonne. A mes yeux, un pauvre, un voyou, une prostituée sont des êtres humains comme les autres. Je n'ai pas du tout le souci de faire de la critique sociale. Et si je les filme dans une île, au milieu d'un lac ou perdus dans les montagnes, ce n'est pas du tout pour les isoler, car, métaphoriquement, ces lieux représentent la société.

Mais ils sont souvent encerclés par l'eau ! J'en conviens. Pourquoi suis-je revenu dans ce type de décor ? Avez-vous remarqué qu'ici, au milieu de ce

lac, le temple flotte ? J'aime l'idée qu'en pivotant, il se tourne tour à tour dans les quatre directions, nord, sud, est, ouest. Donc qu'il brouille les repères.

Seule l'eau permet de figurer cette liberté, ces changements de direction qu'une vie peut opérer. Les hommes sont à l'image des poissons que j'ai placés dans le film : enfermés dans un bassin ou en liberté dans la nature, ils sont toujours enserrés dans un paysage cosmique. L'infiniment petit dans l'infiniment grand.

Que signifient les inscriptions que l'assassin, par châtement, doit graver sur le plancher du temple ?

C'est le Banyashimgyeong, l'un des textes du bouddhisme. L'important n'est pas tant dans le contenu de ce texte que dans l'épreuve qui consiste à en graver un à un les caractères dans le bois, avec un couteau.

Je peux vous dire que c'est très dur, car c'est moi, avec l'équipe, qui ai dû les sculpter pour les besoins de la scène. Cet exercice dissipe peu à peu la haine que l'on peut avoir en soi.

*Propos recueillis par Jean-Luc Douin
Le Monde / Aden - 14 mai 2004*

Vous avez un rapport étroit avec la religion, puisque vous avez vécu deux ans dans une église...

Après le service militaire, je ne savais pas ce que je voulais faire. Avant, je travaillais à l'usine. J'avais 28 ans, il était beaucoup trop tard pour commencer des études et je ne voulais pas retourner à l'usine, donc c'était une période très difficile. Je suis allé dans une église qui accueillait des non-voyants. Je faisais du bénévolat et en contrepartie, je vivais là-bas en dépendant d'eux. C'est comme ça que j'ai d'abord voulu devenir prêtre, puis finalement je me suis consacré à la

peinture.
(...)

Dans vos films, vous montrez que la femme en Corée n'a pas beaucoup de libertés. Son plus grand pouvoir n'est-il pas de maîtriser les pulsions des hommes ?

En Corée, il y a cette fausse image que l'homme domine la femme, et je comprends que cela puisse donner cette impression. Mais en fait, chez nous, tout tourne autour de la figure de la mère. L'homme est très fort physiquement, mais la femme l'est plus spirituellement. C'est elle qui représente la force de la Corée. L'instinct naturel qui fait que l'homme se sent au-dessus de la femme est trompeur, car il est comme un enfant. Seule la femme peut le protéger, le calmer, le contrôler quand il a des pulsions violentes.

Aviez-vous dès le début l'envie de jouer dans la dernière partie du film, où le moine pratique un art martial ?

Non, c'est dû à un problème de planning. Je voulais un acteur spécifique, mais il n'était pas disponible. C'est filmé en décor naturel, il fallait absolument tourner à cette époque-là et je ne pouvais pas attendre un an de plus. Alors on s'est dit que je le ferais moi-même. C'est une forme d'art martial méditatif, utilisé par les moines bouddhistes pour libérer leur corps. C'est comme du stretching ! C'est la première fois que j'en fais, même si j'ai déjà pratiqué le taikwondo. Mais il faisait -30°, ça a été vraiment très difficile. Dans un certain sens, ça m'a aidé, car je ne pouvais pas faire semblant. J'étais vraiment mal et j'essayais de vaincre cette douleur. J'avais un peu honte, c'est un sentiment assez bizarre. Je voulais être le plus sincère possible, c'est pour cela que je n'ai même pas été maquillé.

Quelle est la signification du caractère écrit sur un papier que le moine pose sur ses yeux, ses oreilles et sa bouche ?

C'est le caractère «fermeture». Quand le moine se met cela sur les yeux, les oreilles et la bouche, ça veut dire qu'il n'a plus envie ni de voir, ni d'écouter, ni de parler. Il n'a plus envie d'exister. Quand le jeune moine fait cela, le vieux le bat parce qu'il n'a pas le droit de se suicider. Par contre, quand le vieux moine le fait à son tour, c'est parce qu'il sait qu'il a assez vécu.

Propos recueillis par Yann Kerloc'h
www.mcinema.com

Filmographie

L'île	2000
Bom, yeorum, gaeul, gyeowool, geurigo, bom	2003
Printemps, été, automne, hiver... et printemps	
Samaria	2004
La Samaritaine	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com